



QUINTESSENCE

Journal Étudiant du Département d'Études Françaises - Hiver 2017



UNIVERSITY OF
WATERLOO

Table de Matières

• Réflexion en marge des nuits en rose -----	3-4
• André Lamontagne, les fossoyeurs -----	5
• Roman -----	6-7
• Le Café- -----	8
• « Mais sur quoi travaillez-vous ? » -----	9-11
• Le Rayon -----	12
• Nikolski -----	13
• Hliziyo Mahlango – quinze ans après (suite 2) -----	14-16
• Les Rides -----	17-19
• Compte-rendu de lecture -----	20-21
• Les Femmes revendiquent le droit de vote en France -----	22-25

Rédacteur en Chef : Daniel M Matsinhe

Éditeurs: François Duclos et Vanessa Dias

Réflexion en marge des nuits en rose



J'ai toujours eu une aversion — modérée, somme toute — pour ces événements qui se répètent dans le temps, surtout quand ils martèlent notre volonté d'imposer un rythme fictif aux années, qui se suivent et parfois se ressemblent. Notre département passe d'une *nuit en rose* à l'autre, d'un *Convergences* à l'autre, en oubliant ces entre-deux — *the unsung heroes* — qui forment le quotidien, dans une soi-disant « dynamique du temps ». Pour ma part, je n'observe que très modestement mon anniversaire et ne fête Nouvel An probablement que par *peer pressure*, puisque je ne ressens aucune cause à célébration — encore moins un mérite — au temps qui passe et qui marque, surtout de l'autre côté de la courbe (après 25 ans, est-il dit).

La cyclicité des événements — pesez avec moi toute la tristesse de la locution — ne fait que rappeler que nous avons tous pris une année, et moi j'ai pris 2016 en pleine face, comme beaucoup d'années auparavant. Encore pire, *La nuit en rose* nous rappelle que nous sommes au même endroit que l'année précédente, et que par conséquent nous avons « progressé » dans le temps — vieilli —, mais très peu dans l'espace, si ce n'est pour revenir au point de départ (bien pire...). Notre première *nuit en rose* n'est alors que la seule valable, et la seule qui ne marque rien d'autre que l'économie du moment, que l'instantané, l'atemporel, que le pur plaisir de l'éphémère, l'innocence de la première fois. Certains trop péremptores m'accorderont que nous vivons pour les premières fois — pluralisation voulue ici —, ici et ailleurs, hier, aujourd'hui et demain (prenez au passage une seconde pour retourner vers vos premières fois...). Dès qu'il s'agit DES nuitS en rose — la singularité de l'expérience évaporée —, la magie s'atténue, sinon s'efface.

- Tu te souviens de *La nuit en rose* ?

- Laquelle... ?

Je regarde *La nuit en rose* d'une façon différente maintenant. Non pas pour glorifier le passé qui m'échappe peu à peu, irrémédiablement, mais par nostalgie quand même, en m'émerveillant du regard que certains portent sur cette soirée qui pour moi, par la force des choses, a perdu de son aura en étant sériée à l'infini (Je reprends délibérément Walter Benjamin, à qui je transférerais électriquement toutes les *royalties* que je vais toucher grâce à ce texte). Je me souviens même avoir écrit un texte pour *Quintessence* lors de ma première nuit en rose en 2011, et, sans même m'en rendre compte, je pousse l'ironie à son comble en écrivant ces quelques lignes des années plus tard. Par pitié, ne lisez pas ces quelques lignes comme une insulte au comité organisateur, qui s'est démené d'arrache-pied pour nous proposer une soirée de qualité, mais plutôt comme le triste constat du temps qui passe, du haut de mes 22 28 ans. « Ne laissez jamais le temps au temps. Il en profite », proférait Jean Amadou.

Longue vie aux *nuits en rose*.

Julien Defraeye

André Lamontagne, *Les fossoyeurs*, Ottawa, Éditions David, 2010

par Samuel Schirm

*Un récit de la découverte des histoires peu connues et oubliées de Québec, *Les fossoyeurs* d'André Lamontagne nous montre l'importance de s'informer du passé. Lamontagne combine l'histoire du quartier chinois de Québec avec les incendies fatals de la vieille capitale québécoise. Avec deux énigmes qui deviennent de plus en plus entrecroisées, *Les fossoyeurs* entre dans un monde entre la littérature et l'histoire.*

Les fossoyeurs suit deux personnages à la recherche de l'histoire de Québec, un journaliste de Radio-Canada qui s'intéresse à l'histoire des Chinois à Québec, et un homme qui rapporte le feu aux endroits d'incendies oubliés, mais fatals. Le journaliste, né à Québec et établi à Vancouver, est chargé par sa voisine chinoise de découvrir des indices au sujet de son père et, par conséquent, du quartier chinois, pendant qu'il passe ses vacances d'hiver à Québec. Avec un style qui reproduit celui d'un journal, les recherches du journaliste l'emmènent au milieu de l'histoire des cimetières et des morts chinois à Québec, en particulier comment on rapportait les Chinois décédés à l'étranger en Chine, même quand le pays ne les acceptait plus.

L'autre personnage principal découvre l'histoire des incendies de Québec en observant trois toiles au Musée national des beaux-arts. Ayant découvert un amour pervers pour le feu, cet historien-pyromane déclenche ces incendies dans le présent du récit comme souvenir du feu qu'on a oublié. Ses recherches croisent celles du journaliste, devenant brièvement point d'intérêt ; le journaliste termine d'abord ses recherches du

père chinois, et donc de l'incendiaire, décidant qu'il y a des affaires dont on ne devrait pas se mêler.

Tandis que l'histoire a un rôle important dans ce roman, l'œuvre perd sa qualité de texte littéraire, se lisant parfois comme document historique au lieu d'un roman. Lamontagne donne à ses lecteurs une représentation précise de l'histoire et de la croissance de Québec : « En 1657, le cimetière Saint-Joseph jouxte la basilique Notre-Dame. Bientôt rempli, il sera englobé par le cimetière Sainte-Famille, le long de la rue Buade... » (83). En incluant les descriptions détaillées de la ville, Lamontagne néglige de développer l'énigme ; à la fin, il laisse tomber la seule intrigue possible entre ses personnages principaux, et il essaie de créer une histoire d'amour. Pour ceux et celles qui s'intéressent à l'histoire, ce roman est parfait ; mais pour ceux et celles qui cherchent une expérience littéraire, il vaudrait mieux choisir un autre livre.



ROMAN

Martine Delvaux, *Rose Amer*, Montréal HélioTropé, 2009

par Sushma Dusowoth

VULNÉRABILITÉ AU FÉMININ

Naissance d'une petite fille, qui en grandissant, devient consciente du danger qui rôde autour d'elle. Elle porte un regard inquiet sur l'espace où elle évolue sans pouvoir identifier la nature de ses craintes.



Ce roman qui se situe à la fin des années 70, raconte l'histoire d'une petite fille depuis les événements entourant sa naissance jusqu'à ce qu'elle atteigne l'âge adulte. Ainsi, le lecteur apprend que son père avait déjà disparu du paysage avant même sa naissance et qu'elle a été élevée seule par sa mère, jusqu'au jour où cette dernière refait sa vie avec un nouvel homme. Débute alors pour la narratrice une série de déplacements avec sa famille. Dans « le village » (19), elle se lie d'amitié avec les enfants de son âge et ses amies se prénomment Manon-juste-Manon et BB, entre autres. Même si petit à petit l'ennui commence à s'installer, la

narratrice découvre rapidement que sous ce paysage morne, il se passe des choses étranges et les filles disparaissent. Pour fuir la malédiction qui y plane, la mère de la narratrice décrète avec autorité qu'il faut s'en aller de ce village « maudit » (97). Nouvelle destination : la banlieue. Toutefois, le cauchemar recommence et la disparition des petites filles devient à nouveau problématique. Cette fois-ci, c'est la narratrice qui vient à percevoir la banlieue comme un endroit tout autant « maudit » (97) que le village et aussitôt qu'elle en a l'occasion, elle fuit vers la ville.

Le roman, qui est divisé en quatre parties, nous permet de comprendre que les espaces qui y sont décrits ne sont pas limités à un endroit ou un pays spécifique. Il pourrait s'agir de n'importe quel pays au monde. Toutefois, l'élément qui interpelle demeure la disparition des filles. Cela nous fait réfléchir à l'aspect sécuritaire dans l'espace où nous évoluons. Des jeunes filles disparaissent et on ne retrouve pas leurs traces. Plus tard, ce sont des ossements qui sont découverts sans qu'on puisse élucider les meurtres. À travers le non-dit, l'auteure sensibilise le lecteur à la violence dont sont victimes les femmes. L'atrocité de ces crimes présuppose que ce ne sont pas les espaces qui sont maudits en soi, comme semblent le penser certains personnages dans le roman. Il y a dans la communauté où nous vivons des gens qui commettent ces crimes sur les filles et qui

parviennent à demeurer tapis dans l'ombre, comme des prédateurs prêts à bondir sur leur proie. Nous ne parvenons pas à déterminer si ces crimes sont commis par un individu qui agit en solitaire ou par un groupe de personnes. Cependant, nous remarquons que même si les paysages changent au cours de la trame narrative, le danger demeure omniprésent. C'est toujours la fille qui est prise pour cible que ce soit dans le village, dans la banlieue ou dans la ville.

Or, la disparition de ces filles nous incite, en tant que lecteurs, à nous demander la raison pour laquelle l'auteure a choisi de ne pas mentionner le rôle de la force policière dans le roman. Est-ce que l'auteure a voulu entretenir ce mystère pour justement faire une sortie contre le laxisme des autorités et contre l'immobilisme des policiers? Toutefois, cette omission permet de voir

"l'hostilité" spatiale à l'encontre des femmes dans les différents paysages du roman.

En ce qui concerne l'organisation du roman, nous voyons qu'après avoir consacré une grande majorité de l'espace romanesque à l'enfance et à l'adolescence de la narratrice, la fin est expédiée de manière très abrupte. L'impression qui se dégage de la dernière partie est que l'auteure a voulu conclure rapidement l'histoire en démontrant que la protagoniste ne parvient pas à s'approprier les différents espaces qu'elle choisit. Elle perd à chaque fois ses illusions et abandonne l'endroit.

Est-ce une manière de dire que finalement l'appropriation de l'espace par la femme est utopique? Il n'y a pas de réponse, mais ce dont on est certain, c'est que la femme demeure vulnérable aux dangers qui la guettent à son insu.

Le café

Elle me parle de sa douleur

Les années passées entre hôpitaux

Les délires, la dépression

Elle me dit que son dernier séjour à un hôpital

Était récent

Elle me dit que les hauts de sa maladie lui manquent

Depuis les médicaments

Elle est sincère, honnête

Même réaliste

Pourtant, il s'est dévoilé une grande douleur

Dans cette conversation

Vivek Ramakrishnan



« Mais sur quoi travaillez-vous ? »



Le 21 novembre 2016, j'ai eu l'occasion rare de présenter mes recherches de thèse au Sénat de l'Université de Waterloo, devant des professeurs de toutes les facultés ainsi que le président de l'université. C'était une expérience à la fois gratifiante et terrifiante (n'hésitez pas à demander à mes collègues à quel point je me sentais nerveuse), dont je suis, malgré tout, extrêmement fière. L'objectif de ce exercice, cette année, était de répondre à la question quintessentielle : mais vous faites quoi exactement dans la faculté des Arts ?

Grâce au directeur des études des 2e et 3e cycles, à l'automne, j'ai été choisie comme représentante pour le Département d'études françaises, donc j'ai été invitée à partager ce sur quoi je travaille actuellement. Ainsi, nous arrivons à une deuxième question, également mystérieuse... je sais ce que vous êtes en train de vous demander :

— Mais elle travaille sur quoi exactement, Rosanne ? — C'est une très bonne question. C'est pas quelque chose de déprimant ?

— Ouais, peut-être... je la vois toujours pieds nus dans son bureau.

— Ah, c'est ça ! Elle fait de la danse.

— Voilà donc. Et moi qui pensais tout ce temps qu'elle voulait devenir pâtissière — spécialisation muffins, tu vois ?

— Non non non, c'est pas ça du tout ! Elle est musicienne — tu savais pas qu'elle jouait du piano ?

— Quoi ? C'est-à-dire, elle n'est pas organisatrice d'événements ? J'aurais bien cru...

— Bon bah, come on là, y a pas de spécialisation Grad House à cette université !

Malgré les croyances populaires, j'écris en effet une thèse en littérature française ! Comme le but de ma présentation au Sénat était de montrer la valeur de ce que l'on fait dans la faculté des Arts, je vous explique aujourd'hui la valeur de ce que je fais dans le ML 347 :)

La maladie mentale est un sujet qui nous touche tous. C'est pour cette raison que j'ai toujours adoré le domaine de la psychologie — il s'agit, à la base, de l'étude du comportement humain. Simplement dit, nous sommes tous humains.

Ma thèse s'intitule « La représentation de la mélancolie et de la dépression dans la littérature française de l'extrême contemporain », et j'explore les interactions potentielles entre les domaines des études françaises et de la psychologie, notamment les stratégies narratives qu'emploient les écrivains afin de signaler la

présence de troubles mentaux chez les personnages. Comment les maladies mentales sont-elles représentées dans la société contemporaine et dans la littérature, et ces représentations correspondent-elles avec les écrits cliniques ?

Pendant ma présentation, j'ai tâché de mettre l'accent sur les avantages de l'analyse littéraire, et de montrer ce qu'elle peut apporter à l'étude des maladies mentales et à ce que les psychologues, les psychiatres, les médecins, les biologistes, ou les professionnels de la santé ne savent pas déjà. J'ai souligné que les romans facilitent une certaine accessibilité aux mécanismes des troubles psychologiques. Il est déjà connu que la création artistique constitue une des meilleures manières d'exprimer la souffrance émotionnelle — personne ne doute que la musique a des qualités thérapeutiques. Parfois, les meilleures chansons naissent des chagrins lorsqu'on écrit ce que l'on n'arrive pas à dire autrement. La littérature emplit également un rôle semblable. Plus loin que cela, ces mécanismes textuels permettent un dévoilement du côté caché du malheur — le secret, le mensonge, la honte. Les quatre textes de mon corpus sont tous racontés à la première



découvre un monde intime auquel il n'aurait pas eu accès autrement à cause de la stigmatisation sociale de la souffrance émotionnelle.

Finalement, la littérature provoque une réflexion individuelle sur un tel discours social omniprésent, où le lecteur prend une distance et évalue ses propres perceptions face aux douleurs présentées sur les pages.

Ma thèse se divise en trois parties — la perception qu'ont les personnages malheureux du monde autour d'eux, des autres personnes, et d'eux-mêmes. Ce que je commence à découvrir est que les changements environnementaux et sociaux n'influencent pas nécessairement de tels états mentaux parce qu'après tout c'est la perception de soi qui demeure clé de ce phénomène. À la fin de ma

présentation, j'ai cité (en tentant de ne pas aller trop trop loin vers le côté théorique) un psychothérapeute populaire, Richard Carlson qui indique : « A typical strategy is to cling to the hope that getting what you want will solve your problems and make you happy ». Dans ma thèse, j'appelle cette tendance « le bonheur conditionnel », la croyance puissante que la vie sera meilleure un jour... mais l'impossibilité que ce jour soit aujourd'hui.

En guise de conclusion, je crois bien qu'il y a une morale ou une petite leçon à retenir ici... cela étant dit, après environ 180 pages, j'ai appris qu'en ce qui concerne le bonheur, c'est à chacun de le découvrir pour soi-même :)



Le rayon

Un rayon de soleil entre dans ma chambre
À travers une ouverture dans la fenêtre
Il illumine tout l'espace
Des lueurs de neige au dehors
Des éclats de soleil projetés sur les murs de ma maison
Le vent commence à souffler fortement
Et apporte l'éclairage à une autre maison.

Vivek Ramakrishnan



Nikolski

par Kojo Kwedu Ampah

Trois jeunes adultes dans leur vingtaine prennent leur vie en main et entreprennent un trajet complexe afin de réaliser leur rêve. Ils débarquent chacun leur tour à Montréal sans se connaître. Mais, dans leur ignorance, ils n'ont aucune idée qu'ils ont des liens familiaux, un rêve commun, et que leur existence aura un impact sur les autres personnages du roman.

Noah vient de la Saskatchewan où il vit avec sa mère nomade, pour faire ses études universitaires à Montréal. Joyce, elle, s'enfuit de sa famille de Sept-Îles pour accomplir son rêve – devenir pirate informatique. Quant au Narrateur (un bouquiniste), il reste à Montréal. Cependant, cette convergence des personnages à Montréal, qui fait percevoir au lecteur leurs

points communs pour entamer ce trajet, est astucieusement déviée au fur et à mesure par l'intrigue parallèle que l'auteur emploie, afin que ses personnages puissent exploiter l'espace et les lieux créés dans son roman; de Tête-à-la-Baleine à Montréal, de Montréal à Vancouver, via la Saskatchewan jusqu'à Nikolski (le bout du monde arctique), et puis à travers les Amériques vers Hispaniola, etc.

Alors, l'auteur propose-t-il des déplacements volontaires ou non? Par le biais du personnage de Joyce, on reconnaît un oncle, Jonas Doucet « légendaire, âgé d'à peine quatorze ans, qui avait remonté le fleuve jusqu'à Montréal où il s'était embarqué sur un cargo en partance pour Madagascar [...]». [59] D'une autre part, on apprend l'éparpillement des Doucet au XVIIIe siècle en raison d'une

chasse à l'homme politique. Et puis, il y a ceux qui se déplacent suivant leur propre volonté. Pour résumer, on peut déduire que Dickner présente les déplacements à des fins économiques, éducatives, touristiques, ainsi que pour d'autres raisons.

Une autre question se pose: est-ce le déplacement humain, la quête d'origine, et « la survie du plus apte », les représentations des effets apportés par l'industrialisation? Une simple réponse : Dickner fait déplacer ses personnages dans des espaces divers dans le but de réaliser leur rêve. En outre, l'auteur entoure les trois personnages principaux par des volumes de déchets.



Hliziyo Mahlango – quinze ans après (suite 2)



Khefasi avait fait de son mieux pour retenir les larmes de joie qui inondaient déjà son visage. Tout le monde comprenait l'occasion spéciale qui le forçait à manifester sa « faiblesse » si ouvertement devant tous. Personne ne doutait de la masculinité de Khefasi partout au village. Son mariage avec N'teyasi lui avait donné deux garçons fortement bâtis, intelligents, respectueux et surtout conservateurs de la tradition. Ses quatre filles, les sœurs cadettes de Hliziyo et

Muhoyi, qu'il avait élevées avec sa femme, avaient déjà fondé leurs foyers. Elles aussi avaient pris le soin de sortir de chez leurs parents par la voie du mariage. Au moment du décès de son père Zahloti, il est automatiquement devenu chef de tous les Mahlango. Jusqu'alors, tout le monde était content de sa conduite à la tête du clan. Tout cela contribuait à gonfler la masculinité de Khefasi renforcée par N'teyasi dont la physionomie faisait toujours envier les autres en

dépité de ses cinquante-cinq ans.

Tandis que la fête se déroulait dehors, Hliziyo se reposait tranquillement dans la salle de séjour sur le canapé. Le mi-trentenaire était visiblement fatigué après dix-neuf heures de vol. Il avait l'air pensif. Sa mine donnait l'impression qu'il souffrait de quelque chose qui allait au-delà de la fatigue.



Songea-t-il au moment où il serait seul avec N'tavasi dans la chambre qu'on leur avait réservée? Certes, il pensait à N'tavasi. Mais en plus de son amour d'enfance, il réfléchissait aux « chaînes » qui tenaient son cœur ligoté. Il cherchait maintenant les meilleurs mots à employer pour révéler son accident de parcours aux siens. Tandis que Hliziyo se rongea-t les ongles en réfléchissant, Khefasi et Muhoyi s'interrogeaient sur ce mystère qui bouleversait visiblement la vie de l'Américain. Ce dernier avait du mal à dissimuler son malaise. Il était clair que tôt ou tard des questions sur son angoisse allaient pleuvoir. Alors, après avoir remarqué les murmures entre son père et son frère, Hliziyo les a invités à tenir un entretien sérieux – une conversation d'hommes – qu'ils ont dû interrompre lorsque N'teyasi est entrée dans la pièce. Elle désirait s'informer de l'état de son fils. Pour une raison quelconque, N'teyasi appelait

ses enfants « mon fils, mes fils, ma fille, mes filles ». Elle ne les appelait jamais par leur nom, sauf quand elle était vexée.

N'teyasi était une femme célèbre au village en raison de son intolérance à l'indiscipline et au manque d'attention de la part de ses enfants. Elle entretenait leur droiture avec une combinaison intense de zèle et de rigueur. On dirait dans le langage courant qu'elle a élevé ses enfants d'une main de fer. Son caractère exigeant lui avait valu des surnoms à profusion. Les trois plus communs dont les gamins se servaient étaient « la lionne » parce qu'elle grondait.

L'« arbitre » car son sifflement faisait peur aux petits. Le « marteau » parce qu'elle enfonçait rageusement tous les clous qui osaient sortir leurs têtes du bois. Quand sa marmaille était encore petite, les voisins l'entendaient fréquemment crier aux gosses en signe d'appel au bon comportement. Elle n'hésitait nullement à administrer des

fessées à ceux qui en méritaient. Les garçons étaient souvent les grandes victimes à cause de leur inclination naturelle à la désobéissance. Quand Hliziyo appelait sa mère au téléphone, les deux blaguaient maintes fois sur la nature stricte de N'teyasi. Celle-ci s'esclaffait en se souvenant des raclées mémorables qu'elle avait données à son fils quand ce dernier avait ramené sa copine, N'tavasi, chez ses parents sans l'avertir. Les filles n'osaient jamais contredire ou se rebeller contre leur mère. Elles suivaient la discipline N'teyasienne à la lettre, sans regimber, sans le moindre signe de résistance. Elles savaient que tout indice de désaccord était immédiatement émietté, morcelé, dépecé, ou alors broyé selon le cas. Désobéir à N'teyasi était l'affaire à éviter à tout prix chez les Mahlango. C'est la raison pour laquelle les filles de N'teyasi ont très peu d'histoires de mauvaise conduite. Et si histoires il y a, elles sont extraordinairement insignifiantes.

N'teyasi avait de bonnes intentions en faisant subir à ses enfants son sens exagéré de la discipline. Elle voulait que son foyer soit en ordre et que ses enfants deviennent hommes et femmes dignes du patronyme Mahlango – ce qui veut dire « celui/celle qui se tient toujours debout quoique forte soit la tempête qui le/la frappe ». Nonobstant, le dévouement et la rigueur de N'teyasi se fondaient sur des inquiétudes communes chez toutes les femmes mères. Dans ce village, l'éducation des enfants était réservée aux femmes, aux mères, depuis toujours. Par conséquent, la possibilité d'être accusée de femme sans griffe, faible, impuissante et incapable de bien élever sa progéniture, était la dernière que N'teyasi voulait sentir peser sur sa conscience. Chez elle, tout le

monde sentait l'impact de sa présence. Même son époux, Khefasi, frémissait lors de querelles conjugales desquelles N'teyasi sortait victorieuse la plupart du temps. Il savait très bien que sa partenaire était plus qu'une main de fer dans un gant de velours. Compte tenu de ce fait, il évitait, lui aussi, de faire des bêtises qui pourraient déclencher la force redoutée du « marteau ». Enfin bref, Khefasi observait les lois N'teyasiennes avec un haut degré de considération malgré sa carrure intimidante.

Maintenant que les enfants étaient tous adultes, N'teyasi n'avait plus de souci à se faire. Autrefois, elle ne tolérait point les courtes rencontres galantes. Elle surveillait ses enfants sans cligner. Aujourd'hui cependant,

elle voulait s'informer de la masculinité de son fils auprès de Hliziyo lui-même. Elle était inquiète d'avoir un fils de trente-cinq ans sans enfants. Elle n'avait aucune idée du genre de dialogue que Hliziyo avait initié avec son père et son frère. Hliziyo était prêt à tout raconter sans rien omettre. Il était sûr de pouvoir contrôler les émotions de sa bien-aimée, N'tavasi. La seule chose dont il avait peur était la possible réaction fulgurante de N'teyasi... (Suite 3 à la prochaine édition).

Daniel MM



Les rides



Cette photo a été prise dans les rues vivantes de Madrid l'été de 2012. Photographe inconnu. Je me souviens que j'étais fâchée avec mes parents et j'ai détesté ce voyage en famille. Pourquoi ? Cela aussi reste inconnu ; voici l'insignifiance de la chose qui a déchiré un souvenir potentiellement beau. Cette photo a été retrouvée dans le silence de ma chambre à Kitchener pendant l'été 2015. Je venais de rentrer chez moi après une année d'échange à Paris où, pour la première fois dans ma vie, j'ai fait face à un intense mal du pays. Il m'a fallu une année éloignée de ma famille pour arriver à les apprécier comme ils le méritent : quel cliché, je le

sais. Malgré tout, c'est vrai. Je cherchais une photo à mettre dans un nouveau cadre que ma mère venait de m'acheter quand je me suis arrêtée sur cette photo en couleur qui représente mon père, le *studium* du cliché.

Il ne fait rien de spectaculaire. Il regarde directement dans l'appareil photo qui, j'imagine, est tenu par mon petit frère, jugeant par le déclin subtil des yeux et de la tête de mon père. Il n'est pas rasé, sa barbe et ses tempes sont mouchées de blanc et de gris, et les cheveux qu'il a perdus, au cours des années, ont laissé deux trous symétriques juste au-dessus de son front. Un peu échevelé, je me demande s'il y

avait du vent ce jour-là, ou s'il a passé ses doigts dans ses cheveux, en signe de frustration. Les sourcils froncés, les yeux plissés, les joues légèrement creuses et les lèvres bien serrées dans un sourire forcé (ou est-ce une grimace ?), je me demande si son expression s'est déformée sous le soleil ou à cause d'une émotion. Il porte un collier d'or autour de son cou. Je n'ai jamais vu mon père sans ce collier qui tient un crucifix près de son cœur. La sangle suspendue nonchalamment à son épaule retient l'étui de l'appareil photo, la preuve que normalement c'est lui derrière l'objectif.

Le noir de son t-shirt et de la sangle contraste avec toutes les nuances de l'arc-en-ciel qui se déploient autour de lui. À l'arrière-plan, la rue est radieuse sous le soleil d'été et le ciel bleu sans aucun nuage. Le bâtiment à droite, d'un blanc éblouissant, la verdure des arbres et le bout d'un drapeau multicolore illuminent tout le second-plan. Malgré la couleur vive de la rue, le premier plan de la photo, occupé surtout par le portrait de mon père, reste assombri, produisant un contraste assez choquant entre les plans. Le cadrage resserré et la position du référent au centre de l'image font que le point central de cette photo est indiscutable.

Ce qui me bouleverse le plus sur cette photo c'est le regard de mon père ; il me semble à la fois fatigué et déterminé, peut-être même un peu énervé. C'est le visage d'un battant. Mes parents avaient 26 ans quand ils ont quitté le Portugal, leur pays natal. Ils voyageaient avec moi, un bébé qui n'avait qu'une année, pour

s'installer au Canada ; la terre promise. Mon père, qui a dû très tôt travailler pour la compagnie de bâtiment de son père, qui a dû quitter l'école après sa 6^e année. Ma mère a également été forcée de quitter l'école et de travailler afin d'aider ses parents à payer les études de son frère. Même si mes parents n'étaient pas diplômés et avaient peu d'économies, ils ont réussi à reconstruire leur vie au Canada. Ils ont toujours eu des emplois manuels. Ma mère a commencé dans l'usine Bauer à faire des patins à glace pour ensuite occuper un poste à Harveys et travailler dans l'entretien. Mon père, avec son expérience dans le bâtiment, a trouvé un travail dans une compagnie dans une compagnie qui fabrique des piscines. Mes parents travaillent ainsi depuis 22 ans et sont bien entendus fatigués de ces emplois qui demandent une grande endurance physique. Curieusement, ils ne se plaignent jamais : moi, ma sœur et mon petit frère, nous étions gâtés comme tous nos camarades, et nous le sommes encore

aujourd'hui. Aussi pénibles que soient les métiers de nos parents, nous sommes rarement affectés par l'amertume qu'ils doivent souvent ressentir. Malgré leur volonté de nous protéger, nous saisissons çà et là des indices de leur fatigue : des soupirs, des tressaillements, et des plaintes. Ces moments, si rares et inattendus, nous frappent et nous essayons de les oublier tout de suite pour ne pas trop réfléchir à la dureté de leur travail alors que, grâce à eux, nous menons une vie beaucoup plus confortable. Sur cette photo, le photographe a saisi un de ces moments où mon père a baissé la garde pendant un instant et, par conséquent, il semble un vieil homme malheureux. retrouvant par hasard cette photo, j'ai été forcée de regarder cet instant en face ; un moment qui à la fois coïncide avec la personne et ne coïncide pas ; car ce n'est pas mon père comme je le connais, mais c'est peut-être l'être épuisé et meurtri qui se cache en lui et qui réapparaît subrepticement dans les moments de fatigue.

Est-ce que j'ai tort ? Est-ce qu'il souffre énormément que je l'ignore ? Est-ce que ce photographe amateur a réussi à saisir l'essence même de mon père et c'est ma perception qui ne coïncide pas ? Je sais que ce regard a existé, et je ne nie pas que cette photo raconte une vérité, mais elle n'arrive pas à raconter toute la vérité ni à capter l'âme de mon père. En écrivant ces phrases, j'ai un désir très fort d'ajouter une deuxième photo pour combler la détresse que celle-ci a laissée en moi. Je veux montrer que mon père est le boute-en-train de la famille, que malgré tout il n'a jamais perdu son côté enfantin. Je veux également expliquer que de plus, quand il sourit, toutes ses rides ne sont pas si évidentes et il semble beaucoup plus jeune. Je veux aussi révéler le petit écart entre ses deux dents de devant qu'on ne voit que s'il est en train de

rire de bon cœur. J'aimerais prouver qu'une photo ne vaut pas mille mots. Père travailleur, déterminé, attentionné, fiable : c'est ce que je vois dans les autres photos. Voici la raison pour laquelle ce cliché m'a coupé le souffle : le souffle: il représente une réalité qui ne correspond pas à ma perception de ce qu'il représente pour moi.

Barthes explique qu'il existe un autre *punctum* : le Temps. Toutes les rides qui marquent le visage de mon père sont les traces du temps qui passe et qui continue à s'enfuir. La photographie est en soi, « un écrasement du Temps » la preuve que « cela est mort et cela va mourir », mais le destin du référent de cette photo est trop évident à cause de ces traces physiquement visibles et nombreuses. La mort passe de l'abstrait au concret, d'une certitude lointaine à la

proximité. Pendant que ce moment a été saisi, je refusais obstinément d'oublier la raison pour laquelle j'étais si fâchée : le temps passait et je l'ignorais. Certains disent qu'on reconnaît le bonheur au bruit qu'il fait quand il s'en va et cette photo, si représentative de la mort plus imminente qu'on ne le pense, a provoqué en moi un cri de détresse. Dois-je vous dire que ce cadre, que ma mère m'a acheté en 2015, demeure toujours vide?

Vanessa Dias

Compte-rendu de lecture :

Sur la 132 de Gabriel Anctil



Théo en a marre. Sa vie de publicitaire accompli, vendre du rêve en boîte aux masses populaires, les soirées montréalaises dans des environnements aseptisés entouré de gens aux dents blanches et acérées prêts à bouffer n'importe qui pour grimper sur l'échelle des responsabilités, tout cela le fatigue. Théo se réveille donc un beau matin et décide de partir. Tout lâcher, même sa copine Laurie, pour aller à la recherche de lui-même. Il loue une petite maison à Saint-Simon, pas loin de Trois-Pistoles, d'où son grand-père était parti pour s'installer à Montréal. Théo quitte donc la grande ville, y laissant toute sa vie, pour avaler la route vers l'inconnu à bord de sa citroën DS de 1975. Son voyage initiatique l'amène à rencontrer toutes sortes de personnages incongrus qui le poussent à découvrir un tout

nouveau monde de simplicité, d'échange et d'authenticité et qui permet à Théo de se ressourcer et de se renouveler. Gabriel Anctil nous livre ici un roman de la route sur la quête d'identité et le retour à l'essentiel. Comme tout roman d'apprentissage, ce livre fait du bien et nous donne envie de partir nous aussi à l'aventure, qu'elle soit d'ordre intérieur ou géographique. La lecture est agréable et les pages défilent aussi vite que les lignes blanches des bords d'autoroute.

La plume de Gabriel Anctil se prête bien au genre, alternant lyrisme contemplatif et humour terre à terre. Ses descriptions sont détaillées et font ressortir la magie des décors, allant du living room vieillissant mais

charmant aux panoramas du Saint-Laurent, immenses et hypnotisants. Le lecteur découvre tout à travers les yeux de Théo (le récit est à la première personne), et c'est là qu'à mon avis Anctil peut parfois perdre de l'authenticité que le narrateur s'efforce de rechercher. Ce qui m'a frappé dans les premières pages, c'est justement le style poétique, la manière de percevoir le monde de Théo qui ne correspond pas à celui d'un publicitaire qui a su utiliser au mieux les ficelles de ce milieu de création du superficiel. Cela crée bien sûr un décalage, source du malaise de Théo et point d'entrée de l'intrigue, mais on se demande comment un



être si sensible a pu arriver aussi haut dans le monde du mensonge et de la manipulation des désirs. Mais cette sensibilité et cet œil artistique deviennent tout à fait légitimes une fois que Théo prend la route et découvre son pays avec l'œil d'esthète qui a fait son succès dans le monde de l'image. Les rencontres sont savoureuses, bien que peu surprenantes. Les personnages qu'introduit Anctil au fil du voyage peuvent parfois ressembler à des personnages-types, stéréotypes de la « faune » qu'il est possible de trouver en-dehors de la ville. La première rencontre est celle d'un couple d'autostoppeurs, des « pouceux » néo-hippies qui fument du pot plus souvent qu'à leur tour. Les habitants de Trois-Pistoles, même s'ils se révèlent très sympathiques, sont vus comme des gars à la grosse bédaine qui boivent de la bière à tire l'arigot en regardant les matchs de hockey au bar pour éviter d'avoir à passer la soirée avec leur femme, et les propriétaires de Théo sont des intellectuels marxistes inquiets de l'évolution du paysage politique de leur pays, eux aussi fumeurs de pot.

Les personnages sont hauts en couleur (comme Steve, adorateur de Bruce Lee qui est sur les nerfs parce que sa femme est partie) : et même s'ils sont conformes à des idées préconçues qui parlent à tout le monde, ils sont attachants et ont chacun leur lot de scènes touchantes qui aiguillent Théo sur le chemin de l'authenticité. Les dialogues sont bien écrits (le québécois est savoureux à lire), souvent teintés d'humour et de simplicité qui font

sourire, et pourtant qui amènent le lecteur à réfléchir sur des questions essentielles par rapport au pays dans lequel il/elle se trouve. Si *Sur la 132* est un livre sur la recherche de soi en tant qu'individu, c'est aussi un livre qui parle d'identité commune, l'identité québécoise. Il s'inscrit dans le désir de recréer des liens entre les centres urbains actifs où le mode de vie occidental moderne prévaut et entraîne ses habitants dans une course effrénée contre le temps, et les petites villes de région, perdues au nord du Québec où la vie s'écoule tranquillement, au rythme des saisons. L'odyssée de Théo est donc une invitation pour nous, lecteurs, à réinvestir qui nous sommes et ce que nous sommes, à (re)devenir conscients de notre environnement, qu'il soit urbain ou rural. Le personnage de Théo fait parfaitement le lien entre l'auteur et le lecteur. Le « je » rend l'expérience de Théo palpable pour le lecteur, qui peut aisément la faire sienne. Les sentiments effacés de Théo (le récit s'attache plus à la description des faits, les décisions qu'il prend et sa perception de son environnement qu'à l'introspection profonde du personnage) laissent la place au lecteur pour projeter ses propres sentiments sur ce personnage, qui pourrait être n'importe quel citoyen moderne fatigué du temps qui va trop vite. Le lecteur est envoûté par cette suite de rencontres rafraîchissantes. Le livre est efficace et remet le bildungsroman au goût du jour.

François Duclos

Les Femmes revendiquent le droit de vote en France



Cette photo en noir et blanc provient d'un livre qui s'intitule *L'espoir brisé : 1936, les femmes et le Front populaire*. Il s'agit d'une photo journalistique et sa prise de vue montre bien les femmes qui manifestent pour leur droit de vote. Le titre

de cette photographie me frappe, car nous y découvrons que cette dernière a été prise dans les années 30, à une époque où les femmes n'avaient pas encore le droit de vote en France contrairement à d'autres pays après la

Première Guerre mondiale. Léon Blum avait fait la promesse de donner aux Françaises le droit de vote, mais les conditions ne changent guère et les femmes ne sont pas encore considérées comme des citoyennes à part

entière. Donc, le titre rappelle la dure réalité qui touche les femmes à cette époque. Une ère où les femmes n'étaient pas encore égales aux hommes et leur infériorité continuait à exister.

En examinant la photo, le *studium* est très évident car c'est la manifestation des femmes pour le droit de vote. Nous savons que les femmes françaises ont obtenu le droit de vote en avril 1944, donc, nous supposons que cette photo a été prise avant la Seconde Guerre mondiale. Selon Barthes (1980), le *studium* nous rappelle une sorte d'éducation de la photo qui permet de retrouver la photo (p. 51). Ainsi, cette éducation peut nous donner le contexte de l'image pour en explorer les détails suivants.

Le *punctum*, les pancartes au centre de l'image, est le point d'attraction de cette

photographie. Nous remarquons que les femmes veulent voter et qu'elles sont passionnées en tenant leurs pancartes pour réclamer ce droit. Les pancartes soulignent « La Française doit voter », écrit en gras et en majuscules ce qui intensifie la passion des femmes pour recevoir le droit de vote, car ces mots attirent notre attention au milieu d'autres mots flous sur les pancartes. Notons aussi que « La Française » est utilisée à la forme féminine du singulier pour indiquer que le pronom « elle » symbolise toutes les femmes de France. L'image montre clairement que les femmes utilisent le présent au lieu du

conditionnel dans leurs pancartes pour souligner la nécessité de ce changement. De plus, les pancartes sont blanches et nettes, et elles sont attirantes car la photo est en noir et blanc. Donc, l'ordre chimique est bien capté sur la photo, et les pancartes confirment le message.

Le spectateur est aussi envahi par une impression de sexisme qui est dévoilée sur la photo. Il y a une foule de femmes qui luttent pour le suffrage. Si l'on regarde attentivement la photographie, l'on se rend compte qu'aucun homme n'apparaît dans l'objectif. Cela pourrait ainsi laisser

croire qu'ils sont contre elles, et qu'ils pensent que les femmes doivent rester à la maison, car c'est leur responsabilité maternelle. Donc, il est évident que cette revendication n'est pas assez importante pour les hommes. Par contre, il y a un sentiment de solidarité qui est très pertinent sur la photo, car toutes les femmes s'unissent pour revendiquer leur droit de vote.

Nous pouvons aussi voir des expressions variées sur les visages des différentes femmes de cette photo.

Il y a quelques femmes qui anticipent quelque chose à la gauche de la photo. Peut-être que c'est leur libérateur qui va changer cette loi pour que les femmes puissent enfin recevoir le droit de vote comme dans d'autres nations du monde occidental. L'espoir et le désir sont des sentiments qui sont très clairs sur l'image. Par contre, la distraction de la photo, c'est la femme au milieu de l'image qui regarde un bout de papier pour lire quelque chose. Elle ne tient pas une pancarte, mais ce papier semble très important car il est capté au milieu de l'image. Peut-être qu'elle est le chef de la

revendication pour changer la réalité qui entoure toutes les femmes de France. De plus, son espoir, son dévouement et sa passion sont des éléments qui pourraient inspirer les autres femmes françaises à la suivre.

Il est aussi important d'analyser le feu au premier plan en bas de la photographie qui est un symbole fort. Selon Cooper (1978), le feu représente la transformation, le pouvoir, la force et le changement d'un état à l'autre (p. 66). Donc, Si les femmes ne disposent pas du pouvoir que donne le droit de vote, l'on pourrait ainsi croire que le feu et les cendres illustrent le

sort désormais réservé à cette ancienne pratique du droit de vote des hommes qui doit bientôt faire place à une nouvelle ère pour les femmes. Le feu peut aussi correspondre au besoin de chaleur à cause du froid et cela renforce la passion des femmes pour affirmer leur droit de vote malgré les conditions météorologiques difficiles.

À l'arrière plan, l'image montre clairement que la manifestation se déroule en public. Les femmes ont décidé de protester en public et elles s'engagent à promouvoir les principes de la démocratie et de la

justice pour affirmer leur droit comme citoyennes de France. Ce lieu public est aussi significatif pour que les voix des femmes soient entendues et leur message soit diffusé.

L'image donne aussi l'impression d'unité parmi toutes les classes sociales. En regardant les vêtements des femmes, nous pouvons dire que les femmes représentent la classe moyenne et la classe ouvrière. Malgré les différents styles de vie parmi les différentes classes sociales, les femmes s'unissent pour former une alliance et un syndicat afin de changer la réalité de leur société et l'état de la Femme.

De plus, certaines femmes tiennent des chapelets dans leurs mains au premier plan sur la droite de la photo. Cet objet religieux est utilisé pour prier Dieu. Avec le chapelet, les femmes prient pour que Dieu puisse entendre leur espoir de changement. Donc l'utilisation du chapelet montre que les femmes s'en réfèrent à Dieu afin qu'il les aide dans leur lutte dans l'obtention du droit de vote.

Selon moi, cette photographie est très importante pour

l'histoire du XXe siècle et même pour la société actuelle. Même si la photo, c'est la mort, cette image capte une réalité du passé et qui continue à exister dans d'autres domaines de notre société aujourd'hui. Aujourd'hui, les luttes des femmes sont toujours trop nombreuses: elles s'élèvent contre l'oppression, l'exploitation et l'objectification, et dans ces cas, les femmes sont encore inférieures aux hommes. Donc, cette image indique un

contexte narratif et une représentation réelle du passé qui sont en lien avec la société actuelle. Finalement, les féministes sur la photographie nous rendent reconnaissants pour tout ce qu'elles ont fait dans le passé, et une envie de continuer d'exercer leur travail dans l'avenir pour que la femme puisse être l'égale de l'homme.

Emily Runstedler

La bibliographie

Barthes, Roland. *La chambre claire*. Paris : Cahiers du cinéma Gallimard Seuil, 1980.

Cooper, J. *An illustrated encyclopaedia of traditional symbols*. New York: Thames & Hudson, 1978. -